



Francis Joannès

LA CHUTE DE BABYLONE

12 octobre 539 av. J.-C.

Tallandier

LA CHUTE DE BABYLONE

Francis Joannès

LA CHUTE
DE BABYLONE

12 octobre 539 av. J.-C.

Tallandier

Cartes : © Légendes Cartographie/Éditions Tallandier, 2022

© Éditions Tallandier, 2022
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-5029-7

Pour Arturo, Gaia et Raphaël

Avant-propos

Ce livre est le produit d'une réflexion entamée depuis plusieurs années sur la signification historique des événements qui survinrent à l'automne de l'année 539 av. J.-C. en Mésopotamie. Ils débouchèrent sur la disparition de l'un des grands empires de l'histoire, celui dont Babylone était la capitale. Cette réflexion s'est doublée d'une interrogation sur la personnalité énigmatique de son dernier souverain, le roi Nabonide. Cet usurpateur, accusé d'incompétence, d'hérésie et même de folie par les lettrés de Babylone, demeure largement méconnu alors que son règne est l'un des mieux documentés par les sources locales en écriture cunéiforme que nous possédons.

De cette enquête est né un intérêt particulier pour cette période de la fin du ^{vi}e siècle av. J.-C. au Proche-Orient, qui vit l'empire perse achéménide succéder à l'empire néo-babylonien. J'ai eu l'occasion, dans le cadre de mon enseignement d'histoire ancienne à l'université et dans plusieurs séminaires de recherche, d'explorer avec les étudiants doctorants et post-doctorants les multiples facettes de cette « période néo-babylonienne ». Les discussions et échanges qui en ont découlé m'ont permis d'affiner et de préciser nombre de points. J'en remercie tous les participants à ces cours et séminaires.

Mes remerciements vont aussi à mon éditrice, Judith Simony, qui a accompagné la transformation d'un projet initial d'écriture « sur Nabonide » en un ouvrage permettant d'accéder concrètement aux sources historiques tout en gardant le rythme d'un récit construit. Ce livre s'appuie, en effet, sur une documentation textuelle abondante mais qui n'est pas toujours d'un abord facile. L'une des gageures du projet était ainsi de dépasser le cercle des lecteurs érudits pour proposer une histoire la plus claire possible de ces événements d'octobre 539 et des années précédentes, sans en dissimuler pour autant les lacunes ni les complexités. C'est sur cette base que s'est nouée notre collaboration et qu'elle a abouti à ce que j'espère être un ouvrage susceptible d'éveiller l'intérêt des futurs lecteurs. Je remercie également tous ceux, au sein des éditions Tallandier, qui ont contribué à la concrétisation de ce projet et à sa mise en forme.

Retrouver dans l'histoire très ancienne du Proche-Orient l'une des sources de notre civilisation contemporaine, reconstituer l'enchaînement des événements, déterminer leurs causes et leur sens, telle est l'ambition intellectuelle qui a porté ce projet. Mais il y a plus, et j'aimerais être parvenu à faire partager par les lecteurs la sensation très particulière qu'apportent la manipulation et le déchiffrement d'une tablette cunéiforme, lorsque l'on prend conscience du fait qu'elle fut tenue, il y a des dizaines de siècles, par les mains de ceux-là mêmes dont elle nous présente ne serait-ce qu'une simple reconnaissance de dette ou un contrat de mariage du VI^e siècle av. J.-C. Cette expérience irremplaçable d'accès au quotidien palpable d'un monde dont nous sépare tant de temps et d'espace est aussi présente dans ce livre.

AVANT-PROPOS

Ainsi, puissent les dédicataires de cette *Chute de Babylone*, tous trois enfants du xxi^e siècle, y trouver la fascination d'une plongée dans un passé mystérieux et lointain autant qu'une aide à la compréhension de notre présent.

Prologue

BABYLONE, LÉGENDES ET RÉALITÉ

S'il est une ville universellement connue de réputation, mais dont la réalité de ce qu'elle fut et de ce qu'il en subsiste échappe à la plupart d'entre nous, c'est bien Babylone, l'ancienne *Bab-ilani*, dont le nom originel signifiait la « Porte des dieux ». Son nom seul évoque, au cœur d'un passé lointain, la puissance de ses rois, la splendeur de ses monuments, la richesse de ses habitants et la diversité des cultures qui s'y croisaient. Mais on serait bien en peine, souvent, d'aller au-delà et de mettre en avant des détails plus circonstanciés. Faut-il alors se contenter de ce statut de cité mythique ou bien chercher dans les sources antiques de quoi en savoir un peu plus ? Il nous faut donc remonter les siècles jusqu'au moment où Babylone apparaît dans toute sa splendeur, capitale d'un empire qui couvre, au Proche-Orient, la plus grande partie du Croissant fertile, de la Méditerranée à l'ouest au golfe Persique au sud-est, c'est-à-dire, pour reprendre l'expression des rois de Babylone eux-mêmes, « depuis la Mer en-haut jusqu'à la Mer en-bas ».

Nous voici au ^{vi}e siècle avant notre ère : c'est le moment où les scribes babyloniens, maîtres d'une écriture

cunéiforme en usage dans tout l'Orient depuis près de deux mille ans, continuent inlassablement de transcrire sur des tablettes d'argile les usages de la vie sociale pour lesquels le recours à l'écrit fait partie d'une tradition bien établie. Mais ils notent également les détails des rituels, les résultats des pratiques de la divination et de l'observation astronomique ou les récits des constructions royales. C'est aussi le moment où la splendeur des cérémonies religieuses et la puissance du pouvoir du roi de Babylone impressionnent toute la population de la ville, y compris des gens qui sont là contre leur gré, comme les déportés de Jérusalem installés en masse en Babylonie depuis 587. Les rédacteurs deutéronomistes s'en souviendront au moment de la mise en forme de la Bible et raconteront comment Nabuchodonosor, roi de Babylone, avait mis fin à la dynastie royale de Juda et au temple de Jérusalem. Bien plus tard, les historiens grecs, au premier rang desquels figure Hérodote (480-420), évoqueront la formidable puissance des souverains babyloniens et les gigantesques monuments qu'ils ont édifiés dans leur capitale, ainsi que les coutumes si bizarres aux yeux d'un auditoire grec, qui régissent leur société. Une bonne partie de la description d'Hérodote relève du fabuleux et nous en dit plus sur ce que les peuples voisins pensaient de Babylone et de ses habitants que sur la réalité de la ville elle-même : d'ailleurs, Hérodote ne dit jamais explicitement avoir contemplé de ses propres yeux les gigantesques murailles, la tour à étages, la statue du dieu Bêl, avec un trône à piédestal et une table d'offrande en or pesant 21 tonnes, dont il donne pourtant une description circonstanciée... Il n'a pas non plus assisté à ces mariages où les épouses sont acquises aux enchères ni à cette séance de prostitution sacrée par

laquelle doivent passer toutes les femmes de Babylone une fois dans leur vie. De même, aucun historien grec ou romain n'a contemplé les fabuleux jardins suspendus qu'aurait fait édifier Nabuchodonosor II pour combattre la mélancolie de son épouse iranienne, et dont on se demande, pourtant, s'il ne s'agit pas avant tout d'un écho lointain et déformé de la splendeur des palais néo-assyriens du VII^e siècle av. J.-C. Ainsi s'est constitué un ensemble complexe de traditions venues d'horizons très divers, qui fournit de la Babylone de Nabuchodonosor II un tableau fascinant, mais qui reste évanescent sur beaucoup de points.

Il faut donc tenter de revenir aux sources de la connaissance en étudiant la documentation primaire issue de Babylone, réinsérer la ville dans l'histoire de l'empire néo-babylonien, lorsqu'elle domina l'Orient, entre des bornes chronologiques fixées conventionnellement au 23 novembre 626 avant J.-C. pour sa naissance et au 12 octobre 539 pour sa fin. Et comme souvent, c'est au moment où disparaît l'édifice impérial que son importance se discerne le mieux. Il faut ainsi repartir de la nuit du 12 octobre, lorsque la ville tomba aux mains des Perses du roi Cyrus et reconstituer ce qui se joua alors dans le destin de la ville, et de l'empire proche-oriental qu'elle dominait depuis plusieurs générations. Car la prise de Babylone signa la fin, en quelques jours, de son empire et cette fragilité fondamentale d'un tel ensemble politique ne manque pas d'interroger. À moins que nos critères d'appréciation de ce qu'était, en réalité, l'empire de Babylone, ne soient à réviser...

Cette recherche a également ceci de particulier qu'elle entremêle le collectif, avec le devenir d'un pays, la Babylonie, et l'individuel, le destin singulier du dernier

souverain néo-babylonien, le roi Nabonide. Enfin, pour comprendre et apprécier toute l'importance de la chute de Babylone, pour ressentir, en quelque sorte, les vibrations de l'histoire, il faut également confronter le passé et le présent, les événements d'octobre 539 av. J.-C. et ceux de 2003 de notre ère, dans une mise en parallèle particulièrement instructive.

LA PRISE DE BABYLONE EN 539 AV. J.-C.

Bagdad – Babylone

Le matin du 7 avril 2003, à Bagdad, le ministre de l'Information irakien, Mohammed Said al-Sahhaf, tint une conférence de presse pour annoncer solennellement que les troupes des États-Unis avaient échoué dans leur tentative de s'emparer de la capitale de l'Irak¹. Au même moment, les télévisions internationales retransmettaient les images de petits groupes de soldats et de blindés américains progressant dans les rues de Bagdad. Le décalage entre le discours du ministre et la réalité stupéfia non seulement les Bagdadis mais aussi les téléspectateurs du monde entier. La capitale du pays était tombée sans que ses dirigeants en aient eu connaissance... Or, si l'on se transporte vingt-cinq siècles en arrière, on constate, toutes proportions gardées, que la prise de la ville de Babylone, capitale du plus grand empire proche-oriental du VI^e siècle av. J.-C., par les soldats du roi perse Cyrus le 12 octobre 539 av. J.-C. se fit dans des conditions assez proches avec, semble-t-il, la même dissonance entre l'appréciation officielle et la réalité.

Au petit matin de ce 12 octobre 539 avant notre ère, en effet, les habitants de Babylone découvrirent avec stupeur qu'un important contingent de soldats perses avait pénétré dans leur ville et avait pris position autour de ses monuments les plus importants : le temple du dieu Bêl-Marduk, l'Esagil, avec sa tour à étages, la ziggurat appelée Etemenanki, et, très probablement, le palais royal situé au nord de la ville, mais qui n'hébergeait pas à ce moment le souverain de l'Empire, Nabonide². Celui-ci était encore campé avec l'armée babylonienne à une centaine de kilomètres plus au nord, aux environs du confluent entre le Tigre et son affluent de rive gauche, la Diyala, là même où serait construite la ville de Bagdad près de 1 300 ans plus tard. Il s'efforçait d'y bloquer l'avance du gros de l'armée perse qui avait pénétré en Babylonie quelques jours auparavant.

On reviendra plus loin sur la tactique adoptée par Cyrus pour s'emparer de la capitale de son adversaire et prendre ainsi possession, presque sans coup férir, non seulement d'une métropole prestigieuse, mais aussi du plus puissant empire de l'Orient à cette époque. Ce n'était pas la première fois que la ville de Babylone était conquise par un adversaire venu de l'étranger : en 690 puis en 648 av. J.-C., les rois assyriens Sennachérib puis Aššurbanipal avaient fait le siège de la ville qui s'était révoltée contre leur autorité (la Babylonie appartenait à ce moment à l'empire assyrien) et avaient contraint les habitants à capituler, avant d'y réinstaller leur pouvoir de manière brutale. Mais, depuis 626, Babylone avait retrouvé son indépendance et dominait l'Orient.

Tout cela disparut le 12 octobre 539. C'est donc, pour l'heure, l'importance de ce moment qu'il convient de souligner. Car, bien que peu connu, ce jour est une

date clé dans l'histoire universelle : il marque la véritable naissance de l'empire perse comme un « empire-monde », qui s'étend dès lors du centre de l'Iran jusqu'à la Méditerranée, et des rivages de la mer Égée jusqu'à ceux du golfe Persique. Dans le même temps, ce jour marque la fin de la tradition pluriséculaire d'un ensemble politique mésopotamien localisé entre Tigre et Euphrate doté d'une véritable autonomie politique et imprimant sa marque sur tout le Proche-Orient occidental. Jamais plus, dans les siècles qui suivent, la ville de Babylone, dont l'existence est pourtant loin d'être achevée – elle survivra encore au moins six cents ans – ne sera la capitale d'un État indépendant centré sur le pays entre les fleuves.

En fait, il y a peu d'exemples dans l'histoire d'une aussi nette distorsion entre l'importance à long terme de l'événement et la perception, ou plutôt l'absence de perception, qu'en eurent les contemporains. Le résultat le plus immédiat dont eurent conscience les habitants de l'empire de Babylone fut simplement qu'ils étaient enfin débarrassés de leur roi Nabonide. Mais, de même que les autorités irakiennes de 2003 ne comprirent pas immédiatement que Bagdad était tombée, les Babyloniens ne virent pas qu'une page de leur histoire venait de se tourner et que l'invocation du prophète d'Isaïe, telle que la présente la Bible (Isaïe, chap. 5) – « Elle est tombée ! Elle est tombée, Babel ! » –, venait de se réaliser.

Pourtant, c'est par cette reconstruction des événements qu'il faut commencer car nous avons la chance de posséder plusieurs récits de cette chute de Babylone.

*Ce que l'on peut reconstituer
de la prise de Babylone par les Perses*

Aucun récit n'est strictement contemporain de l'épisode historique, mais ils présentent tous le grand intérêt d'émaner de sources diverses qui prouvent que la chute de Babylone fut considérée par les historiens des siècles suivants comme un fait historique majeur. Il est donc utile de les présenter tous, en allant du plus vraisemblable au moins réaliste, et de constater que plusieurs thèmes récurrents y apparaissent. L'importance de l'événement se traduit d'ailleurs par le fait que nous possédons d'abord des sources locales, en langue akkadienne, avec des récits mis en forme à la fin du ^{vi}^e siècle av. J.-C., quelques années seulement après les faits comme le *Cylindre de Cyrus* ou le *Pamphlet contre Nabonide*. Plus tardifs, et vraisemblablement élaborés au ⁱⁱⁱ^e ou au ⁱⁱ^e siècle av. J.-C.³, sont le récit historique dénommé *Chronique de Nabonide* ou l'œuvre appelée *Babyloniaka*, écrite en grec par un Babylonien nommé Bérose et dont n'ont subsisté que des mentions éparses dans la littérature gréco-latine. À ces sources mésopotamiennes viennent s'ajouter au moins deux récits d'historiens grecs, celui d'Hérodote, au ^v^e siècle av. J.-C. et celui de Xénophon, au ^{iv}^e. Enfin, la Bible elle-même mentionne l'événement à plusieurs reprises dans les livres des prophètes Isaïe et Daniel. La date de rédaction de ces passages bibliques reste encore discutée mais elle est assurément postérieure de plusieurs décennies, voire plusieurs siècles pour le livre de Daniel⁴.

L'affrontement décisif entre Nabonide, souverain de l'empire néo-babylonien, et le roi perse Cyrus avait

commencé en septembre 539 par une descente de l'armée perse conduite par Cyrus depuis le plateau iranien le long de la vallée de la Diyala, l'affluent de rive gauche du Tigre, qui l'avait amenée jusqu'au confluent avec le grand fleuve. L'armée de Nabonide avait pris position sur la rive occidentale du Tigre, à la hauteur de la ville d'Opis, pour empêcher les Perses de traverser le fleuve. Elle ne put cependant faire obstacle à l'armée de Cyrus lorsque s'opéra cette traversée et dut se retirer pendant que le roi perse s'emparait de la ville de Sippar. Le *Cylindre de Cyrus* montre que la stratégie babylonienne ne fut donc pas payante, sans s'attarder sur les détails⁵ :

Le dieu Marduk, le grand Seigneur qui chérit son peuple, considéra avec plaisir ses [= de Cyrus] bonnes actions et son cœur droit et Il décida de le faire marcher sur Babylone, sa ville ; Il lui fit donc prendre la route de Babylone ; comme un ami et un compagnon, Il marchait à son côté ; ses immenses armées, dont le nombre, de même que celui des gouttes d'eau du fleuve, ne peut être appréhendé, avec leurs armes au côté, avançaient avec lui.

Sans combat ni bataille, Il le fit entrer à l'intérieur de Šuanna [= Babylone], sa ville. Il sauva Babylone du péril tandis qu'Il mettait à sa merci Nabonide, le roi qui ne l'avait pas respecté. Les Babyloniens tous ensemble, la totalité du pays de Sumer et d'Akkad, princes et gouverneurs, Il les rassembla sous son [autorité] et ils embrassèrent ses pieds ; ils se réjouirent de sa royauté et leurs visages resplendirent. Le maître dont le soutien avait fait revivre le moribond, qui dans la difficulté et la détresse avait épargné tout le monde, on ne cessait de le bénir avec ferveur, on louait sans cesse son nom.

Cylindre de Cyrus, l. 15-19

TABLE

2. Campagne perse en Anatolie (547)	240
3. Une famine en 545 ?	243
4. Le retour du roi (543)	245
5. La défense du territoire	248
La région de Sippar : une zone névralgique ?	248
Le temple d'Ištar d'Akkad	249
Le temple de la déesse Anunnitu	251
6. Promotion du dieu de la Lune et reconstructions à Harran et à Ur	253
La colère du dieu Šin et le problème mède	254
Reconstruction de l'Ehulhul, retour des statues de culte	255
La ziggurat d'Ur	256
7. La nouvelle théologie de Nabonide	258

Livre VII
LE SOUVERAIN DIABOLISÉ

1. Nabonide, de l'ignorance à l'hérésie	263
Quels opposants ?	263
Un tyran sanguinaire ?	264
Le procès en incompétence	266
Les actions sacrilèges	267
2. Nabonide l'hérétique	270
Le faux Šin	270
Le faux temple	272
3. Babylone ou l'empire ?	275
Des visions antagonistes	275
La réponse de Nabonide	276
4. Bêl-šar-ušur ou Balthazar ?	280
Le festin de Balthazar	280
Bêl-šar-ušur : une présence discrète	281
La Maison de Bêl-šar-ušur	283
Bêl-šar-ušur après 543	286
5. Retour au Prologue : l'année 539	287
Les Perses en haute Mésopotamie ?	288
L'éclipse de juin 539	289

LA CHUTE DE BABYLONE

6. Les dieux sont transférés à Babylone	291
Protection ou exil ?	291
L'exemple d'Ištar d'Uruk	293
7. La campagne-éclair de Cyrus (octobre 539).....	295
Le choix de la saison	295
La résistance babylonienne	296
La prise de Babylone	298
Le sort de Nabonide	298
Épilogue	301
Notes.....	305
Annexes.....	333
Bibliographie	369